

Faut-il aimer Luc Ferry?

Familles, je vous aime. Politique et vie privée à l'âge de la mondialisation, de Luc Ferry. XO éditions, 206 p.

Marc Bélisle

Number 216, September–October 2007

La démocratie... et après?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10317ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bélisle, M. (2007). Faut-il aimer Luc Ferry? / *Familles, je vous aime. Politique et vie privée à l'âge de la mondialisation*, de Luc Ferry. XO éditions, 206 p. *Spirale*, (216), 25–26.

Faut-il aimer Luc Ferry ?

FAMILLES, JE VOUS AIME. POLITIQUE ET VIE PRIVÉE À L'ÂGE DE LA MONDIALISATION de Luc Ferry

XO éditions, 206 p.

par MARC BÉLISLE

Aujourd'hui, nous nous sentons en droit d'être inquiets : face au réchauffement climatique, aux organismes génétiquement modifiés, à la grippe aviaire, aux maladies nosocomiales ; face à la menace terroriste, à celle de l'inflation, du ralentissement de l'économie, ou encore de la croissance de la dette ; face à l'immigration nécessaire pour maintenir notre développement économique et aux difficultés d'intégration de cette multitude de nouveaux arrivants : nous nous sentons impuissants, et nos dirigeants semblent incapables d'établir et de faire respecter des politiques qu'ils nous promettent pourtant, et que nous jugeons, pour la plupart, indispensables. La mondialisation semble nous avoir joué ce vilain tour de nous permettre de nous enrichir et de consommer toujours davantage, mais en nous dépossédant presque complètement de la possibilité d'agir sur nos vies et sur le monde et d'y changer quoi que ce soit. Une peur profonde, sinon une angoisse sourde, semble le mobile dominant des manifestations populaires et contribue à paralyser pratiquement nos démocraties.

Mais ne soyons pas pessimistes, nous n'en avons pas le droit nous qui sommes parmi les plus choyés de la planète. Sans doute sommes-nous aveuglés par le spectacle de ce qui se désagrège, de ce que nous perdons, et ne voyons-nous pas ce qu'il y a de neuf et d'inédit dans la situation actuelle, ce qui en elle est porteur d'espoir et d'avenir. Luc Ferry nous propose dans son dernier essai de nous indiquer cette voie prometteuse mais difficilement saisissable dans notre présent, lui qui est un savant et un homme d'expérience.

Un parcours philosophique... ?

Depuis plus de vingt-cinq ans maintenant, Luc Ferry publie des ouvrages de philosophie politique et bon nombre de ceux-ci sont traduits à l'étranger. Cela a commencé au tout début des années 1980 par sa participation au Centre de recherches philosophiques sur le politique institué à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, à l'initiative de Philippe Lacoue-Labarthe et de Jean-Luc Nancy. Un recueil des travaux dudit Centre avait été publié en 1981 aux éditions Galilée, sous le titre *Rejouer le politique*, et une étude de Luc Ferry en accompagnait d'autres de Jean-François Lyotard, d'Étienne Balibar, de Nancy et de Lacoue-Labarthe. Pour le jeune homme de trente ans qu'il était alors, c'était être accueilli dans la cour des grands : les noms auxquels était lié le sien étaient ceux de gens reconnus, de vedettes de la scène intellectuelle et de l'avant-garde en quelque sorte. Et sa position était courageuse, car il était employé là comme une sorte d'avocat du diable, comme un défenseur maladroit de l'humanisme, cette maladie que l'on croyait avoir enterré avec Sartre, l'année précédente.

Puis parurent les trois tomes de *Philosophie politique* aux Presses Universitaires de France entre 1984 et 1989 (le troisième, avec Alain Renaut). Déjà on peut dire que dans cette œuvre monumentale Ferry considère la philosophie comme sotériologie (doctrine du salut) car elle

y est posée comme ce qui nous sauve, principalement des périls qui menacent nos démocraties occidentales et les Droits de l'Homme. On comprendra qu'il nous fallait, si nous n'étions pas subjugués par la mode française du moment — par le néo- ou poststructuralisme, ou encore le déconstructivisme —, appuyer la position de Ferry. Les enjeux étaient d'une importance capitale : l'esprit du temps, qui semblait vouloir donner raison à ceux que l'on appelait alors les penseurs du soupçon (c'est-à-dire Marx, Nietzsche et Freud), s'amusa à ruiner toute velléité d'autonomie du sujet et donc toute prétention à une morale universelle. En légitimant l'idée de la « révolution permanente », les projets des avant-gardes, une lecture politique généralisée et une esthétique de l'intensité et de l'enthousiasme, c'était l'ensemble des idéaux qui avaient animé les penseurs des Lumières que l'on révoquait en doute, et l'idéal démocratique républicain dont on s'amusa. L'idée d'une émancipation par la raison était par trop rapidement rattachée aux phénomènes totalitaires et à la mort de l'individu autonome, et il fallait donc accepter, pour ne pas sombrer dans le cynisme, le défi d'une relecture de Kant et de Fichte (principalement mais pas seulement) que nous lançait ce jeune philosophe.

Il lui fallait d'abord rendre justice à ses aînés immédiats et examiner la critique de la modernité et du sujet moderne qu'ils proposaient pour en déterminer la teneur en vérité. Ce geste était en soi audacieux, puisque l'idée même d'examiner une philosophie du point de vue de la vérité semble à plusieurs complètement aberrante. Et ce qui resta de cet examen fut une critique de la métaphysique (que l'on trouve déjà pour une bonne part chez Kant) et une critique de l'historicisme, qui permit d'esquisser un *humanisme moderne* qui ne soit ni métaphysique, ni historiciste, base même d'une philosophie politique véritablement moderne. Ce nouvel humanisme voulait nous préserver d'une tendance *antidémocratique* présente dans le retour aux Anciens (inégalitarisme naturaliste) auquel se sont voués les critiques radicaux de la modernité à la suite de Heidegger (comme Hannah Arendt et Leo Strauss), tendance qui ne peut que saper cette merveilleuse invention des Lumières qu'on appelle les *Droits de l'Homme*. Il trouvait, chez Fichte, les fondements de ces droits dans la structure intersubjective de la conscience qui pose, de façon non substantielle mais comme une action en train de s'accomplir (*Tathandlung*), son humanité comme intelligence active. Même si cette lecture de Fichte — comme celle de la plupart des autres auteurs étudiés — était peu attentive aux textes mêmes et se contentait la plupart du temps de reprendre les

conclusions d'autres penseurs (Philonenko, par exemple, dont la lecture est assez souvent malhonnête, voulant faire de Fichte un inconséquent), on comprendra qu'il fallait choisir son camp et, en dépit du caractère prétentieux et antipathique du personnage, encourager cette direction philosophique parce qu'elle posait sérieusement la question de la survie de nos démocraties occidentales, qu'elle refusait le nihilisme, le destin de la métaphysique occidentale comme oubli de l'être, la mort de l'homme, etc. Reconnaissant que le sujet ne peut être maître et possesseur de lui-même mais que, paradoxalement, les sociétés libérales-sociales-démocrates qui sont les nôtres exigent de plus en plus des sujets responsables d'eux-mêmes, on cherchait à résoudre *pratiquement* cette difficulté, ce qui indiquait clairement qu'on n'hésiterait pas, si l'occasion s'offrait, à sauter dans l'arène. Avons-nous, faisant souvent contre mauvaise fortune bon cœur, eu tort d'appuyer et d'encourager cet ambitieux projet? C'est peut-être d'une façon précipitée que notre jeune philosophe se proposait de refaire le trajet qui mena Platon à Syracuse...

« L'expérience, cette somme de nos erreurs »

C'est maintenant enrichi d'une expérience politique réelle, en tant que ministre de l'Éducation nationale dans le gouvernement Raffarin de 2002 à 2004, que Luc Ferry s'adresse à nous. Mais il n'a pas pour autant oublié ses lectures de jeunesse. C'est sans doute sa longue fréquentation des œuvres de Kant et de Fichte, inventeurs du genre, qui lui a donné l'idée de nous proposer un livre de « philosophie populaire », car je ne saurais caractériser autrement cette dernière chose qu'il nous livre, *Familles, je vous aime*, paru au début de l'année. En effet, il semble ici vouloir faire participer tout homme de bonne volonté et de culture moyenne à un débat qui ressemble, tant dans les salles de cours des grandes écoles que dans les officines du pouvoir, et encore plus entre ces deux espaces sacrés, à un dialogue de sourds.

Une première partie, « Déconstruction », concède aux ennemis de jeunesse une libération salutaire des principes de sens et de valeurs des cadres bourgeois traditionnels; on reprend ici les poncifs nietzschéens selon lesquels les idéalistes sont des nihilistes puisqu'ils n'aiment pas le monde et la vie et ne les apprécient que mesurés à l'aune de valeurs transcendantes, c'est-à-dire des idoles. Voilà le savoir que la philosophie politique nous permet, et qui échappe aux politiciens de profession qui ne perçoivent pas en quoi « *la déconstruction des idoles, selon une logique qui confine à la tautologie, conduit au final à un monde sans idéaux dont les processus anonymes et aveugles auxquels donne lieu la mondialisation constituent les illustrations les plus parfaites* ». Mais cette logique de la déconstruction ne peut être poursuivie de manière indéfinie, sauf à être suicidaire, et on ne peut ressusciter le bon vieux temps des idéaux républicains naïfs. Que faire?

La seconde partie, « Dépossession », ne répond pas tout de suite à cette question, mais fait apparaître enfin notre homme d'expérience. Tout en se défendant d'être un contempteur de la mondialisation (et du libéralisme), Ferry cherche ici à nous convaincre que la mondialisation « *bénéficie tout aussi au plus démuné* », car si les inégalités entre les pauvres et les riches s'accroissent, le nombre de personnes très pauvres diminue. Par ailleurs, il fait valoir comment la mondialisation contribue au déclin de l'État-nation et donne lieu au développement d'une collection de corporatismes puisqu'elle installe une logique de séparation et d'atomisation. Voilà donc dévoilée la contradiction essentielle de *l'homme de droite*: il voudrait conserver les valeurs morales traditionnelles dans sa vie privée, et encourager par ailleurs un caractère novateur obsessionnel au niveau professionnel — ce qui mène au consumérisme, et finalement contribue à la destruction des valeurs traditionnelles. Mais *l'homme de gauche* nous trahit tout autant par sa mauvaise foi qui s'entête à prôner la violence émancipatrice et la logique de l'affrontement — jamais il ne veut admettre les bienfaits du libéralisme.

Finalement, au tournant de la troisième partie, « Sacralisation », un curieux malaise nous gagne, comme si on voulait nous servir un vieux rata sous une forme déguisée: la téléologie de l'histoire de la bonne vieille *Ruse de la Raison*. Travaillant de concert sans trop s'en rendre compte, la déconstruction et la mondialisation auraient permis l'émergence des valeurs de l'intimité et ainsi favorisé l'accomplissement d'un humanisme enfin arrivé à maturité, d'un humanisme qui n'en appelle pas d'une transcendance verticale mais bien « *horizontale* » (sic!). C'est en effet, nous dit-on, dans nos rapports à nos proches que nous redécouvrons les valeurs, car c'est pour eux que nous sommes prêts à nous sacrifier (d'où le titre de cette troisième partie); c'est pour eux, pour qu'ils ne vivent pas dans un monde plus hostile, que l'Europe aurait dû accueillir la Turquie dans son Union; c'est pour qu'ils puissent espérer pouvoir s'épanouir dans leur vie professionnelle et sentimentale que nous devons nous occuper de la dette, réviser les cotisations aux régimes des rentes; etc. etc. En effet, « *comme jamais, les parents aiment leurs enfants, sont tétanisés d'angoisse à l'idée que leur avenir puisse ne pas leur permettre de se "réaliser" et, curieusement, les enfants leur rendent la plupart du temps cet amour* ». Cela est-il sérieusement la base d'un humanisme accompli et le barrage contre le déclin de nos démocraties?

Que faut-il entendre? Si Luc Ferry veut nous indiquer *comme un progrès* ce que la philosophie dit depuis Socrate, à savoir que c'est à partir de soi, d'un rapport particulier réfléchi à soi et au monde, que se découvre, en sa conscience, la transcendance, il nous étonne comme philosophe. S'il veut nous dire que cette possibilité est ouverte à un nombre grandissant d'êtres humains, il ne fait que nous rappeler que les grandes Révolutions qui ont permis l'établissement de nos régimes démocratiques reposaient sur le projet d'établir un monde composé de sujets autonomes et éclairés, c'est-à-dire des êtres moraux, et que c'est pour cette raison que l'éducation est devenue obligatoire. Cependant, si l'on veut dégager cette dimension morale proprement humaine, il faut la distinguer radicalement de l'intérêt et de l'inclination, nous disait déjà Kant. En effet, se préoccuper de l'avenir et du bien-être de ses proches, cela ne saurait apparaître comme un comportement méritoire, car chacun le fait par simple plaisir ou attachement, ou encore intérêt; c'est comme réponse à l'appel de la Loi en soi (Loi du langage et du jugement), comme nécessité d'obéir à un commandement qui s'adresse à tout être humain, que la dimension morale, celle de valeurs qu'on ne choisit pas à notre gré, apparaît et s'établit.

C'est pourquoi je suis encore inquiet quand je constate la légèreté avec laquelle on considère le déclin du jugement, quand je vois que l'on cherche des recettes et des raisons d'être optimistes plutôt que de mesurer les dangers qui nous guettent et notre difficulté à les saisir dans leur réalité. C'est pourquoi, même si je comprends qu'il fallait aimer Luc Ferry, je me demande s'il ne confond pas celui qui est revenu de Syracuse et cet autre qui a suivi le même Maître, qui s'est montré intéressé mais toujours à distance, cherchant plutôt à nous convaincre de tenter une expédition contre la Sicile. ●